



« Epopée Castelmontoise »

Nouvelle du terroir en 3 parties

Hervé PERTON

Troisième et dernière partie

Mon frère Alex n'était pas du genre aventurier. J'en déduisis donc que s'il était venu jusqu'à moi dans ce Montrond de l'an 1911, c'est que j'étais vraiment en danger !

Pour ne pas montrer notre connivence, nous avons repris la partie. Je ne savais pas, ni pour quelle raison, ni grâce à quel tour de magie je devais ce revirement de situation, mais il se trouvait que je jouais très bien depuis le début, masquant ainsi mon incompetence dont j'étais jusque-là certain. Contre toute attente, j'enchaînais les « strikes » qu'on appelait ici « déquilles complètes ». Applaudi par les badauds, je devenais peu à peu la coqueluche de l'aire de jeu. Des jeunes filles m'encourageaient tandis que les plus vieux commençaient à miser sur « la ténacité du nouveau ». De partout, les gens affluaient, et cette confiance me faisait douter de moi. Dans le camp adverse, on cherchait à me déconcentrer et comme dans toute joute entre équipes, une partie du public ne se classait pas parmi mes fervents admirateurs.

Trois heures s'écoulèrent. J'avais encore dans les veines quelques milligrammes d'alcool et je me gardais bien de vider les nombreux verres qu'on me présentait sans arrêt « pour me donner des forces ». On pouvait maintenant constater que le village était partagé en deux camps : « ceux du Martin » et « ceux du Vivien ». Une foule rassemblant les gens du village mais aussi ceux des communes alentours haranguait à tour de rôle l'une ou l'autre des équipes. Mon frère me faisait face et nous nous observions de temps à autre car il m'avait prédit un événement que je devrais surmonter. Un événement grave où je risquais ma peau...

Les paris étaient ouverts. Si quelques filles célibataires avaient mis en jeu un baiser aux vainqueurs, d'autres avaient pris de plus gros risques en misant des victuailles, des litres de prune de la dernière distillation, voire de l'argent ou un bijou de famille. Vivien jubilait car il avait parié ni plus ni moins une vache que j'allais l'emporter contre le clan Martin ! Cette surenchère me faisait peur mais je n'avais plus d'autre choix que de continuer et surtout, de gagner. Si ça tournait mal, je ne savais pas comment faire pour m'enfuir : le tacot était trop éloigné et il n'en passait de toute façon que deux par jour. Quant à la voiture de Vivien, il en gardait précieusement les clés dans la poche de son pantalon. Il ne me restait donc que mes jambes au cas où, et peut-être une bicyclette s'il en traînait une.

Lors d'une nouvelle pause, Alexandre s'approcha de moi et nous fîmes semblant de nous défier car il n'était pas question que je pactise ouvertement avec « l'ennemi » devant cette foule déchaînée.

– Si ça se passe mal, antcipa t-il, il y a deux gendarmes à cheval derrière le pont à bascule. On les appellera et ça nous permettra de quitter les lieux en douceur.

– Mais que veux-tu donc qu'il nous arrive ? On joue : soit mon équipe gagne ou soit elle perd, point barre.

– Je ne crois pas que tu aies saisi les enjeux de notre partie de quilles. Il y a deux minutes, Vivien a parié gros.

– Je sais : une vache, répondis-je avec agacement, ce n'est rien pour lui !

– Erreur ! L'alcool aidant, les enchères ont grimpé ; la vache ne les satisfait plus. Pour faire marronner Martin, Vivien a parié sa Peugeot que tu gagnerais. Quant à Martin, il tout simplement mis en jeu un terrain qu'il possède en guise de monnaie d'échange. Il paraît que c'est une forêt de chênes de deux hectares, située au Mont de Mau.

– Ma parole, ils sont tous devenus fous !

– A mon avis, il est préférable que tu perdes car il sera plus facile de faire face à Vivien qu'à Martin qui risque de te faire une tête au carré pour cette offense publique.

– Si c'est le cas, les gendarmes interviendront !

– Certainement. Mais, l'autre aura eu le temps de te pulvériser le nez et les deux arcades sourcilières avant que la maréchaussée ne réagisse. Tu as vu ses bras ?

– Tu veux donc dire qu’il faut que je perde alors que Vivien a misé sa voiture ?

– Tant pis ! On ne les a pas forcés ! Ils veulent se régler des comptes par notre intermédiaire. Tu dois laisser tomber avant que ça tourne au vinaigre.

Nous en sommes restés là car la partie reprenait. La treizième. Ce chiffre allait-il me porter bonheur ? J’ai donc volontairement loupé tous mes coups ou presque. Vivien gueulait comme un veau mais j’étais décidé à me sortir indemne de cette foire d’empoigne injuste dont j’étais le centre.

Clémence apparaissait de temps à autre dans la foule. Elle était habillée de sa plus belle robe et son regard me donnait envie d’aller la rejoindre pour lui avouer que j’étais encore plus fou d’elle qu’elle ne le pensait. Mais, avant, je devais régler cette histoire de quilles.

Le score tournait en notre défaveur. Il ne restait plus que six coups avant que « l’équipe du Vivien » ne capitule. Je m’appliquais à loper les quilles avec force mais sans que je comprenne pourquoi, c’est tout l’inverse qui se produisait ! A la grande joie de Vivien et de mes disciples du moment, le score évoluait de nouveau de mon côté et nous étions sur le point de battre l’équipe adverse. Malgré des jets incroyablement mal orientés, les boules tapaient dans le mille ! Je ne comprenais plus rien : c’est comme si je ne maîtrisais plus du tout mes gestes. Alexandre fronçait régulièrement les sourcils pour montrer son désaccord, m’implorant de réagir. Je m’étais engagé à perdre et je faisais tout l’inverse malgré moi !

Martin faisait une tête à faire blémir un catcheur et je sentais que la situation allait virer au rouge. Pourtant, rien ne se produisit. La partie fut soldée avec son lot de vainqueurs et de perdants qui, au vu de l’enjeu, n’échangèrent aucun mot de fair-play. Je ne savais pas si je devais être content de moi lorsque Vivien me serra dans ses bras en disant :

– Merci l’ami ! Grâce à toi, j’ai du bois de chauffage pour le reste de mes jours ! Je t’en concéderai quelques stères, ça va de soi !

Martin bourrait des yeux et insultait copieusement son équipe dont mon frère faisait partie. Mauvais joueur, il chercha, comme Alexandre me l’avait prédit, à en découdre avec la partie adverse, c’est à dire avec moi, qui était devenu le fer de lances d’un grotesque défi où il perdait gros.

– Bravo à toi, le citadin ! éructa-t-il avec arrogance. Tu viens de faire gagner à ton ami une sacrée belle parcelle, la mienne ! Pas de quoi faire le fanfaron malgré tout car je sais sur toi des choses bien gênantes...

Cette insinuation ne me plaisait pas mais je ne voyais pas du tout de quoi il voulait parler. Allait-il révéler que j’étais en transit temporel et que je visitais mes ancêtres ? Impossible. Les gens du passé ne savent jamais qu’ils sont l’objet de voyages de ce genre parmi eux. Alors que voulait-il dire ?

– Je viens d’apprendre que Monsieur le vainqueur est une fiotte !

J’ai aussitôt jeté un regard de feu en direction de Clémence qui était assise à une table avec des amies. Lorsqu’elle a entendu la conversation, elle a sursauté et m’a envoyé un grand regard éhonté comme si elle voulait me dire qu’elle n’avait rien à voir avec cette révélation. J’étais outré qu’elle ait pu me trahir aussi vite en donnant une information de ce genre à mon adversaire.

Vivien a pris ma défense en public, traitant Martin de menteur et d’alcoolique. Ce dernier répétait en hurlant au milieu des gens du village que les pédérastes étaient des faux hommes et qu’ils méritaient une correction. Les villageois savaient le Martin plutôt intolérant et provocateur, ce qui n’empêcha pas le doyen du village de tenter de le calmer tandis que les gendarmes se rapprochaient doucement. Martin vociférait des ignominies. Il s’est alors approché de moi et a commencé à me molester ; une bagarre allait éclater. Puis j’ai entendu des femmes hurler juste à côté de moi. Une douleur fulgurante m’a parcouru le bas du ventre. Lorsque je me suis rendu compte de ce qui venait de se produire, j’ai tenté de protester mais au lieu de me débattre, je suis resté cloué sur place. Une lame de couteau venait de me pénétrer l’abdomen ! Vu l’urgence de la situation, les gendarmes sont intervenus et Alexandre s’est porté à ma hauteur, sidéré par la rapidité de l’action.

– Putain de merde, je le savais ! Tu aurais dû m’écouter, il fallait qu’on déguerpisse d’ici ! Bouge pas, je vais te faire un point de compression.

Tandis que les gendarmes maîtrisaient mon agresseur, je commençais à me sentir faible et j’entendais de moins en moins bien. Mon sang sortait de la plaie à une cadence infernale sous l’œil hagard des villageois.

J’ai eu envie d’appeler le SAMU avec mon portable mais ce réflexe était absurde ! Clémence est venue près de moi, en larmes.

– Je n’ai rien dit à Martin, je te le jure ! Il habite en face de chez nous, je pense qu’il a tout entendu. Il est jaloux de tout le monde alors...

Je n’ai pas entendu la suite. Clémence n’avait pas perçu la gravité de ma situation pour s’excuser si platement à un moment pareil. Le regard d’Alex était affolant et j’ai cru un instant que c’était lui qui souffrait à ma place. J’allais mourir bêtement, là, devant le parvis de l’église de Montrond, à cent mètres du

cimetière où reposait déjà une partie de mes ancêtres. Je n'étais pas venu sur cette terre pour mourir aussi stupidement ! J'étais né en 2078 et je mourais en 1911 !!! Etait-ce chronologiquement possible ? Non, je n'allais pas mourir, je devais me tenir éveillé coûte que coûte, je devais reprendre le tacot, faire chemin inverse jusqu'au tempospace. Je devais me tenir éveillé, ...éveil, ... év, ...

Puis je me suis réveillé. En sursaut. Il faisait chaud sous l'astre solaire de cette journée de mai. Couché dans un pré fleuri le long de la route d'Epeugney, je venais de rêver. Ouf ! cette histoire dramatique n'était qu'un vilain cauchemar.

Ma femme et ma fille jouaient au milieu des trèfles et des pissenlits. Nous venions de faire un pique-nique et je m'étais assoupi. Quelle trouille j'avais eue ! Faire un cauchemar historique n'était vraiment pas agréable, fut-il avec ses propres ancêtres...

Mon frère était parmi nous. Il s'est approché lorsqu'il a vu que j'étais revenu à moi.

– J'ai cauchemardé et tu étais dans mon rêve, lui ai-je avoué.

– Ah oui ? Et alors ?

– Tu ne me sauvais pas la vie alors que tu me l'avais promis.

Il avait ri aux éclats.

– Tu as l'air bouleversé, dis-moi !

– Le rêve était très fort. Je mourais et tu me regardais, impuissant.

– En tout cas, tu es bien vivant ! Tu as pris le soleil sur la tête, mon vieux ; les premières chaleurs ne sont jamais bonnes...

Il m'a proposé un grand verre de cidre que j'ai avalé d'une traite.

– Tu as raison, mais bon sang que c'était réaliste !

Nous avons bavardé. La bise était rafraîchissante et je contemplais la courbe douce du relief du mont rond planté face à nous. Mes ancêtres avaient vécu dans ce village mais leurs descendants étaient désormais éparpillés dans l'hexagone à cause de ce foutu boulot pour lequel beaucoup de gens devaient s'expatrier. Nous étions dimanche. Il me fallait rentrer sur Paris le lendemain. Alexandre, qui habitait lui aussi en Ile-de-France, voulait sortir une dernière fois sur Besançon avant de faire la route.

– J'ai une idée pour ce soir, m'indiqua-t-il, tout fier de lui.

Je l'ai invité à m'en dire plus, content par avance de son choix qui me permettrait d'oublier cet horrible cauchemar dans lequel j'étais encore à demi-plongé.

– On vient de terminer la construction d'un nouveau bowling à Planoise. J'ai pensé que ce sera sympa d'aller y faire une partie ou deux pour se détendre.

J'ai sursauté. Alex a remarqué que quelque chose n'allait pas.

– Tu veux qu'on joue aux quilles, c'est ça ? lui ai-je rétorqué stupidement.

– Euh, ... dans un bowling on joue effectivement aux quilles, tu es très perspicace ! a répondu mon frère avec un sourire faussement naïf.

J'étais blanc comme un linge à l'annonce de cette sortie qui me laissait comme une désagréable sensation de déjà vu.

– Je comptais emmener un ancien copain de classe qu'on a pas revu depuis cinq ou six ans, continuait Alexandre.

Mes pensées étaient à nouveau dans le Montrond de 1911. Clémence était là, devant moi, souriant plus que de raison alors que Vivien paradait avec sa Peugeot Lion tout en buvant au goulot une bouteille de Bourgogne aligoté.

– Il va être content de te revoir. Tu sais qu'il a pu rester dans la région grâce à l'exploitation forestière de ses parents. Il vit dans le Haut-Doubs depuis l'an passé.

Je n'écoutais pas les propos d'Alex.

– Oh, oh, frangin, tu m'entends ? finit-il par me lancer.

– Hein ? Excuse-moi ! De qui parles-tu ?

– De Martin Dufaubourg.

J'ai regardé mon frère comme avec une tête de condamné à mort sur le point de se faire exécuter et je lui ai répondu d'un ton qui ne se commentait pas tandis que je me frottai le bas de l'abdomen :

– Désolé Alex, mais je crois que ça ne va pas être possible.

Retrouvez l'intégralité de cette nouvelle au format PDF sur :



www.herve-perton.doomby.com

onglet « de vous à lui » puis « page spéciale »